

aucune, Frédéric s'assit près de Valentine. Il songea pourtant à Paul.

—Je ne voudrais pas, pensa-t-il, aller sur les brisées de personne. Il ne me serait certainement pas désagréable de supplanter un rival ; mais d'un autre côté, je ne veux pas me compromettre par un échec. Paul de la Fosse et Mademoiselle du Breuil sont voisins de campagne...

Mais Paul ne s'occupait pas plus de Valentine et de Frédéric que s'ils n'eussent point existé. Pendant tout le repas, il n'adressa à la jeune fille ni une parole ni un regard. Elle témoigna une indifférence semblable. Paul s'efforçait d'oublier, et, en apparence du moins, il y parvenait. Quant à Valentine, elle ne paraissait avoir ni à oublier ni à se souvenir.

—C'est parfait, pensa Frédéric. Mon ami Paul a probablement laissé ses affections à Paris. Tous les jeunes gens que j'ai vu faire leurs études sont de même. Ils reviennent complètement idiots, et il faut les remettre au vert, pendant trois ou quatre mois pour qu'ils soient bons à quelque chose.

Frédéric résolut donc de se lancer, et il se lança.

Après le déjeuner, émerveillé de la grâce, de l'esprit et de la distinction de Valentine, il aborda M. du Breuil, le prit à part et lui dit :

—Mon cher Monsieur, mademoiselle votre fille a-t-elle des engagements ?

—Quels engagements ? demanda M. du Breuil un peu surpris.

—Pour se marier ?

Pour se marier ! s'écria M. du Breuil de plus en plus surpris. Pas que je sache. Ma fille n'a pas dix-neuf ans.

—Si vous et elle vous en preniez, ajouta Frédéric, veuillez, je vous prie, m'en avertir.

Et il s'éloigna d'un air de discrétion et de politesse aisée, laissant M. du Breuil plus étonné que flatté.

—Comme il y va ! murmura celui-ci. Voilà une façon expéditive d'entrer en matière. Est-ce un prétendant ? s'imagine-t-il acheter une maison ou un stère de bois ? Après tout, il se déclare comme il peut. Il ne pèse pas sur ma volonté, il me dit seulement... Eh ! je ne suis pas un sot. On dit cela quand il s'agit d'une acquisition quelconque : ne vendez pas sans me prévenir ! mais, pour un mariage...

Voulant joindre aux siennes les lumières de sa fille, il l'appela brusquement.

—Valentine, dit-il, as-tu des engagements ?

Elle répondit, comme avait répondu son père :

—Quels engagements ?

—Pour te marier ?

—Pourquoi cette question, mon père ?

—Ah ! j'en étais sûr ! Tu la juges déplacée : et cependant, elle vient de m'être faite.

—Par qui ?

—Par Frédéric Mallet.

—Qu'est-ce que cela signifie, mon père ?

—Que tu lui plais, sans doute. C'est un langage à lui. Il se met sur les rangs.

—Eh bien, qu'il y reste. Nous ne pouvons l'en empêcher.

M. du Breuil parut fort satisfait. Si sa fille n'eût pas été déjà loin, il l'eût chaudement félicitée.

—C'est bien simple, pensa-t-il en se frottant les mains. Elle a de l'esprit comme un ange, ma Valentine. Elle a trouvé la solution tout de suite et sans difficulté. M. Frédéric se met sur les rangs : et bien, qu'il y reste.

Mais M. du Breuil ne put s'em-